



La Flèche, le Prytanée National militaire

Henri

Entre Henri IV et La Flèche, c'est avant tout une histoire de cœur. Celui du Vert-galant est arrivé un beau jour du printemps 1610 dans une urne de plomb qu'enrobait un reliquaire d'argent, tandis qu'on donnait 106 messes à Paris pour le salut de son âme. Le bon roi avait, depuis quelques années, promis son muscle principal au collège jésuite dont Descartes devait être le plus célèbre pensionnaire. L'auteur du *Discours de la méthode* figurait d'ailleurs au rang des écoliers distingués (il avait 14 ans) dans l'immense cortège qui salua l'arrivée du roi – pardon du cœur – à l'entrée de la ville. Fin du voyage dans un autre chœur... Celui de la chapelle Saint-Louis où l'urne fut rangée (plus tard) dans sa niche à près de vingt pieds de hauteur.

En offrant son palpitant à La Flèche, Henri lançait du même coup la légende. On suggère encore parfois qu'il fut conçu dans cette ville, au château même de sa grand-mère. Les chroniqueurs de l'époque démontrent en général qu'Abbeville, dans la Somme, peut davantage y prétendre. On dit aussi qu'il aurait voulu faire plaisir à son fidèle ami et serviteur Guillaume Fouquet de la Varenne, un Fléchois qui avait été cuisinier de sa sœur Catherine et, par qui, sans doute, les premières « poules au pot » devaient être de la race *La Flèche*.

La vérité, c'est que les Jésuites voulaient le beurre et l'argent du beurre. Ils avaient pris les lettres patentes de fondation du collège, les 300000 livres d'Henri, lui arrachant la promesse d'une relique royale, la main sur le cœur donc. Ils avaient mis la pression pour ouvrir des collèges un peu partout depuis leur retour en grâce, depuis l'avènement du roi de Navarre sur le trône de France. Fouquet, ici, fut un intermédiaire de choix. « *Dans l'esprit des Jésuites, La Flèche, entouré d'une campagne croyante, devait être une sorte d'université catholique se dressant en face de Saumur, citadelle redoutable de l'enseignement calviniste.* » nous dit l'excellent historien André Bouton.

Les Jésuites à La Flèche, c'était un état dans la ville : cent vingt clergymen et dix fois plus d'écoliers qui, selon Scarron, ne boudaient pas le vin à bon

marché ! L'aventure dura cent soixante ans, le cœur à peine plus longtemps. Des Révolutionnaires enragés le tirèrent de sa niche avec celui de Marie de Médicis qui l'avait rejoint en 1643. Direction le bûcher sur la place qu'on nomme aujourd'hui de *la Libération*. Les deux époux se retrouvèrent à l'état de cendres qu'on rassembla dans une unique urne, une fois le calme revenu.

Mais il y eut un premier Henri à La Flèche ! Un pauvre petit duc de Beaumont né deux ans avant son frère, emmailloté à l'excès par sa nounou qui craignait trop les courants d'air. Au beau milieu de l'été 53, il mourut asphyxié dans le château neuf, future « première pierre » du collège royal. En accordant le cadeau posthume de son cœur aux Jésuites, le Vert-galant pensait peut-être au drame qui avait touché ici ses parents. Ceux-ci s'aimaient d'un amour passionné, très charnel, et n'aimèrent pas moins leurs enfants. Très jeune, Jeanne s'était refusée au premier mari que François 1^{er} entendait lui imposer et qui ne lui plaisait pas : Guillaume de La Marck. Le mariage, non consommé, avait été annulé après la mort du roi. Antoine de Bourbon-Vendôme, au contraire, sut gagner son cœur et son corps. « *Tout bon et gentil prince, brave, vaillant* » selon Brantôme, chroniqueur « pipole » de l'époque. Et joyeux avec ça : il aurait écrit et composé la chanson de « La bonne aventure Ô Gué », précisément au Gué-du-Loir dans son manoir de Bonaventure, en compagnie de Ronsard.

Amoureux transis, Antoine et Jeanne se retrouvaient dès que possible à quelques lieues des champs de bataille. Lui guerroyait aux côtés d'Henri II contre les Anglais ou les Espagnols, en Flandre, en Artois. Il apprit par lettres les deux nouvelles : la mort du premier Henri, l'attente du second. Jeanne se tenait souvent à La Flèche, à l'invitation de sa belle-mère, Françoise d'Alençon, ce qu'apprit, bien sûr, le prince en grandissant.

Autant de références qui justifient que, pour les Fléchois, Henri IV soit un roi... de cœur !